

## SOMMAIRE

## THEMA

Ausstellung von Jeppe Hein in Thun  
Einatmen, innehalten, ausatmen  
von Marie-Amélie zu Salm-Salm ..... 6-7

Titelbild: Jeppe Hein, „Why am I here and not somewhere else“, 2015, Kunstmuseum Thun

## HISTOIRE

Entretien avec Dominique Briquel, spécialiste de la langue étrusque  
«Un élément culturel capital»  
Interview: Sonia da Silva ..... 2-3

## GESELLSCHAFT

Ein Gespräch mit dem Demenz-Experten  
Michael Schmieder  
„Das Chaos gehört zum Alltag“  
Interview: Vibeke Walter ..... 4-5

## KUNST

Wiener Museum für historische  
Sakralkunst  
Schatzkammer hinter dem Dom  
von Heiner Boberski ..... 8-9

## LITERATUR / LITTÉRATURE

Introduction à l'art de la plaidoirie  
De l'éloquence judiciaire  
par Franck Colotte ..... 10

Predigten von Thiofrid von Echternach  
Erstmal übersetzt und kommentiert  
von Marc Jeck ..... 11

## RUBRIKEN

Choses lues  
Un couple inégal  
par Marcel Kieffer ..... 3

D'ailleurs  
Conscience  
par Sirius ..... 12

## IMPRESSUM

Redaktion: Vesna Andonovic, Mireille Meyer  
verantwortliche Redakteurinnen  
Adresse: Die Warte / Luxemburger Wort  
L-2988 Luxemburg,  
T. 49 93-653

Entretien avec Dominique Briquel, spécialiste de la langue étrusque

# «Un élément culturel capital»

Les Etrusques nous ont donné notre alphabet latin

Interview: Sonia da Silva

Dans le cadre de l'exposition «Le lieu céleste. Les Etrusques et leurs dieux. Le sanctuaire fédéral d'Orvieto», actuellement à l'affiche du Musée national d'histoire et d'art Luxembourg, l'étruscologue Dominique Briquel\* était l'invité du musée pour une conférence sur le thème «Regards actuels sur la langue étrusque». Entretien sur cette «langue mystère».

■ Selon Denys d'Halicarnasse, rhéteur et historien grec, «les Etrusques parlent une langue qui n'a pas la moindre parenté avec celle de quelque autre nation». Commençons par une définition sommaire de la langue étrusque pour la situer dans le temps et l'espace.

C'était la langue parlée par le peuple qui habitait dans l'Antiquité la Toscane et ses abords. Ils ont développé une civilisation extrêmement avancée en Italie centrale dans la première moitié du I<sup>er</sup> millénaire av. J.-C., avant d'être conquis et assimilés par Rome.

■ Comment fait-on, deux millénaires plus tard, pour étudier une langue du substrat pré-indo-européen?

Comme pour d'autres langues qui avaient été parlées dans cette zone avant l'établissement des Indo-Européens (ibère en Espagne, minoen en Crète), l'étrusque nous est connu par l'épigraphie, c'est-à-dire les inscriptions qui nous sont parvenues. Dans leur cas, elles sont assez nombreuses (de l'ordre de 12.000) et, étant rédigées dans un alphabet dérivé du grec et qui est à l'origine de notre alphabet latin, ne posent aucun problème de lecture.

■ Peut-on parler d'unité linguistique dès lors que, comme vous le mentionnez dans le «Que sais-je?» consacré aux Etrusques, «la ligue étrusque ne constituait pas un organisme unitaire susceptible de mener une politique d'ensemble»?

Dans le monde antique, unité linguistique et unité politique n'alliaient pas de pair: les Grecs étaient divisés en cités, et celles-ci n'ont pas cessé de se faire la guerre. Ce qui fondait l'identité ethnique était d'un autre ordre, comme la participation à des cultes communs; les Grecs avaient leurs grands sanctuaires panhelléniques et les Etrusques avaient le leur, justement le Fanum Voltumnae près d'Orvieto où se réunissaient les représentants des douze cités qui constituaient la fédération étrusque.

■ Comment procède-t-on pour sonder la structure – syntaxique, morphologique, phonologique... – d'une langue pour laquelle on peine

à appliquer une méthode étymologique?

L'analyse de la phonologie étrusque ne pose pas de problème, elle découle de la structure de l'alphabet: on constate que l'étrusque ignore plusieurs phonèmes de base des langues indo-européennes (le O, la série dite des occlusives sonores B, D, G) et inversement distingue deux variétés de S alors que les langues indo-européennes n'en ont qu'une.

Pour la morphologie, l'étude des inscriptions nous permet de dégager un certain nombre de traits: on distingue des noms et des verbes, avec pour les noms un cas direct, qui réunit un cas-sujet et un cas-objet (les terminaisons sont les mêmes lorsqu'un nom est sujet ou complément d'objet d'un verbe), un génitif (bien attesté par exemple par les indications de parenté d'un défunt: Untel fils de Untel, Une telle épouse de Untel), un datif (repérable dans les inscriptions de don, du type «Untel m'a donné à Untel»). On constate dès lors que l'étrusque est une langue de type agglutinant, où il existe par exemple un suffixe qui veut dire «pluriel» qu'on retrouve à tous les cas du pluriel (-*ar*) pour les animés; -*chva* pour les inanimés) et où les désinences casuelles sont les mêmes au singulier et au pluriel (génitifs en -*s* ou -*al*, datifs en -*si* ou -*ale*). Notre connaissance du verbe reste en revanche limitée à certains traits (existence d'une formation de parfait en -*ke* à l'actif, en -*khe* au passif, absence de différenciation entre les première et troisième personnes ou entre le singulier et le pluriel).

Quant à ce que nous pouvons dire de la syntaxe, cela reste par la force des choses assez balbutiant (nous savons que la conjonction de coordination est un -*c* enclitique, que -*ich* veut dire comme, que la négation est *ei*). Mais notre documentation ne nous met pas en présence de longues phrases élaborées, avec des jeux de subordination analogues à ceux que nous offrent les textes littéraires grecs ou latins.

■ Sans «Pierre de Rosette», qui permit au XIX<sup>e</sup> siècle à l'égyptologue français Jean-François Champollion de déchiffrer les hiéroglyphes de l'Égypte antique, sur quoi s'appuie-t-

on concrètement au cours de ces recherches?

En l'absence d'inscriptions bilingues véritables (nous possédons un certain nombre d'inscriptions rédigées en étrusque et en latin, mais ce sont des textes très courts, des épitaphes où le nom du défunt est donné à la fois dans les deux langues, mais elles sont de contenu purement onomastique et ne nous apprennent pratiquement rien sur la langue), les étruscologues ont élaboré la méthode dite «bilinguistique», où on part du principe que des inscriptions rédigées en étrusque suivent le même type de formulaire que des inscriptions rédigées en grec ou en latin trouvées dans des contextes identiques.

Ainsi, pour marquer la possession d'un objet, Grecs et Latins usaient d'une formule dite «inscription parlante» où l'objet s'exprimait à la première personne pour dire «je (suis la possession de) Untel», ce nom étant mis au génitif: en étrusque, on aura de même manière un formulaire avec pronom de la première personne *mi* suivi d'un nom au génitif: lorsqu'il s'agit d'inscriptions de don, par exemple pour des objets offerts en ex-voto dans des temples, on trouvait en latin *Marcus me dedit*, «M. m'a donné»: l'équivalent étrusque sera *Marce mini mulvanice*, ce qui nous permet de repérer *mini*, pronom de première personne au cas-objet (qui pour les pronoms, à la différence des noms, est distinct du cas-sujet), et le verbe au parfait *mulvanice*, qui veut dire «a donné».

■ Que nous apprennent ces inscriptions, si concises pour la plupart?

La plus grande partie de nos inscriptions étant funéraires, elles nous livrent surtout des noms propres, qui sont faciles à déterminer, et des éléments supplémentaires qui ne posent guère de problèmes d'interprétation: un défunt est défini par rapport à sa parenté, un homme étant fils de Untel, une femme épouse de Untel, si bien que le vocabulaire de la parenté se laisse facilement déterminer (fils se dit *clan*, fille *sech*, épouse *puia*): son âge peut être donné: on trouvera alors *XX avils lupu*, il est mort à 20 ans; l'épithète peut commencer par une formule *thui cesu*, «ci-



Le Liber linteus Zagabiensis est conservé au Musée Archéologique de Zagreb.

(Source: Wikimedia)

git». Bien sûr, l'interprétation de textes plus longs est forcément beaucoup plus aléatoire; mais on peut dégager des éléments, même si le détail nous échappe.

Ainsi, le texte le plus long que nous ayons, celui de la momie de Zagreb, est un calendrier rituel, indiquant pour différents jours de l'année à quelles cérémonies il faut procéder. Nous connaissons les noms des chiffres (dont les six premiers sont inscrits sur les faces de dés conservés au «Cabinet des médailles» de Paris), ceux des mois (bizarrement recueillis par un lexicographe byzantin), si bien que nous voyons que le texte s'ordonne selon des indications de date; sont ensuite détaillées des offrandes qu'il faut faire alors à certains dieux (dont les noms là aussi ne sont pas difficiles à repérer). Mais il faut l'avouer, nous ne comprenons l'ensemble que très imparfaitement: ainsi, si nous avons une formule du genre de «en ce jour il faut offrir trois tartiria à Neptune», notre ignorance du lexique fait que nous ne pouvons pas déterminer ce que sont ces *tartiria*.

■ A ce propos, l'histoire de la survivance du livre de lin de Zagreb – à savoir le texte étrusque le plus long connu à ce jour – est particulièrement cocasse. Racontez-la-nous brièvement.

Son histoire est en effet assez rocambolesque. En 1848, un Croate au service de la monarchie autrichienne, Mihajlo Baric, rapporta une momie comme souvenir de son voyage en Égypte. Il l'exposa dans sa maison à Vienne, où elle resta jusqu'à sa mort en 1867. Ses héritiers en firent alors don au musée de Zagreb, où les visiteurs peuvent voir les bandelettes dans lesquelles elle avait été enveloppée et sur lesquelles était inscrit un texte d'environ 1.200 mots, dont, pendant longtemps, personne ne fut capable de déterminer en quelle langue il était rédigé.

Ce n'est qu'en 1891, qu'un professeur de Vienne, Jacob Krall, spécialiste de copte, s'aperçut que c'était de l'étrusque et non de l'ancien égyptien ou du copte. Il faut avouer qu'il n'était pas évident de penser que ce document, datant du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C., ait été rédigé dans une langue qui n'a jamais été parlée en Égypte; il y a été probablement apporté par un haruspice, un de ces spécialistes de la divination étrusque, qui s'étaient alors répandus bien au-delà de l'Italie; il s'agissait d'un de ses livres rituels: après sa mort, comme plus personne n'en avait l'usage, il servit, découpé en bandes, à envelopper une momie.

■ Le livre de lin de Zagreb est un des quatre plus longs textes étrusques connus à ce jour: constituez-ils le terreau principal des avancées linguistiques?

Les quatre plus longs textes dont nous disposons sont, outre le livre de lin de Zagreb, un autre calendrier rituel, plus court, la tuile de Capoue, une borne de pierre portant un arbitrage entre deux familles, le cippe de Pérouse, et la table de Cortone, tablette de bronze découverte en 1992, faisant état, apparemment, d'un partage de terres près du lac Trasimène et de leur lotissement.

Par rapport aux inscriptions plus courtes, épitaphes ou dédicaces d'objets, de nature répétitive, leur nature fait que l'interprétation en est beaucoup moins aisée et que, tout en comprenant leur structure d'ensemble et leur sens général, nous ne sommes pas capables d'aboutir à une traduction suivie. Il est évident néanmoins qu'ils sont d'une richesse lexicale et syntaxique sans commune mesure avec les milliers de très courts textes, surtout funéraires, que nous possédons.

■ Comment expliquer que la quantité d'épigraphies étrusques soit trois fois supérieure aux inscriptions latines pour la période correspondante?

Les Etrusques, dès le VIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C., ont noué des contacts avec les Grecs et se sont dotés d'une écriture, imitée du grec. Ils jouissaient d'une avance culturelle considérable sur les autres peuples de la région, comme les Latins. Encore au IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. les jeunes Romains allaient se former aux lettres étrusques dans les cités de la fédération toscane. Cela explique cette distorsion énorme entre l'Etrurie et le Latium.

■ Si le latin et le grec ancien se reflètent étymologiquement dans différentes langues vivantes, que dire de l'héritage étrusque en somme?

Le seul apport de la langue étrusque qui puisse subsister dans les langues actuelles vient de ce que – du fait de l'importance que la culture étrusque avait dans l'Antiquité – certains mots étaient passés en latin. Le seul qui soit vraiment important est «monde» (latin *mundus*), qui reflète un mot étrusque *munth*, qui désignait l'ordre, l'univers (comme le grec *kosmos* dont il est le correspondant).

Néanmoins, les Etrusques nous ont laissé un élément culturel capital: notre alphabet latin. Il ne dérive pas en effet directement du grec, mais est passé par un intermédiaire étrusque, ce qui prouve que les trois premières lettres *alpha*, *bêta*, *gamma* – dont le prolongement direct aurait été A B G – soient devenues A B C, le G n'existant pas en étrusque et l'ancien *gamma* ayant pour cette raison été transformé en C. ■

\* Dominique Briquel est correspondant de l'Académie des inscriptions et belles lettres, membre étranger de l'Académie royale de Belgique – classe des lettres ainsi que de l'Académie lombarde des sciences et des lettres et professeur émérite de latin à la Sorbonne. Il a enseigné l'étruscologie comme Directeur d'études à l'École pratique des hautes études de Paris.

## CHOSSES LUES

## Un couple inégal

par Marcel Kieffer

Tout écrivain, dès le premier mot qu'il couche sur une page blanche, accepte de se soumettre au jugement d'autrui. Aussi intimes que furent ses pensées avant de prendre forme dans des mots, une phrase, un paragraphe, elles auront cessé de l'être dès l'instant où le lecteur se profile derrière cette scène de nativité créative, ce dernier moment de solitude. Ainsi, dès la naissance d'un écrivain, le lecteur fait irruption dans sa jeune et incertaine existence. Se forme alors, ex nihilo, à partir de rien, si ce n'est d'une première étincelle d'inspiration créative, un couple où, l'un n'existant pas sans l'autre, les rôles et les responsabilités sont dès le début, irrémédiablement et irrévocablement distribués, avec l'étrange particularité que l'auteur se retrouve avec toutes les charges et les risques de l'entreprise tandis que le lecteur hérite de tous les côtés faciles, agréables qui s'y attachent, dont l'énorme privilège de pouvoir s'ériger en juge et autorité ultime. Face à une telle injustice qui a nourri chez l'auteur l'espoir de rencontrer ces «bons lecteurs» en qui Jorge Luis Borges voyait «des oiseaux rares, encore plus ténébreux et singuliers que les bons auteurs», la question de savoir comment équitablement apprécier le travail fourni, n'a jamais cessé de se poser.

A cette épreuve, jusqu'aux plus grands écrivains de l'histoire de la littérature n'ont pas échappé. Revenant à ma lecture, intermittente mais jamais interrompue car portée par une fascination et une admiration égales, de l'œuvre conradienne, je suis tombé sur quelques remarques édifiantes et combien significatives de l'auteur de «L'Agent secret» dans sa préface à ce qui compte (avec «Lord Jim», «Au Coeur des Ténébres» et «Nostromo») parmi ses plus grands chefs-d'œuvre. Ce récit que sa postérité qualifie comme appartenant à «la phase de la plénitude de son talent» (Sylvère Monod), l'avait encore confirmé dans ses doutes face aux réactions de ses lecteurs. En 1908, dans une lettre à son agent littéraire, peu après la publication de «L'Agent secret» en volume, Joseph Conrad s'est montré abattu et sans illusions: «Ce livre ne m'a valu ni affection ni promesse de succès en littérature.»

Si le destin devait en décider autrement, le mérite en appartient à l'auteur exclusivement. A sa persévérance notamment, face au lecteur plongé dans l'ignorance absolue de «toutes ces années (passées sans) détourner la tête de ma table de travail». Quand «L'Agent secret» a été «fini par être relié et livré aux regards du public, je me suis vu blâmer de lui avoir donné naissance», constate Conrad encore dans la préface d'une réédition de son récit. Ce qui ne fait que confirmer que, dans ce couple inégal qu'il forme avec le lecteur, l'auteur ne manquera jamais d'être celui dont le choix sera, à la fin, toujours déterminant.

Joseph Conrad, «L'Agent secret» (1907), Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, Conrad Œuvres III, ISBN: 2-07-011128-8